

Faut-il beaucoup aimer les femmes ?

Catherine Mavrikakis

Numéro 307, printemps 2015

La moitié du monde, Comment le féminisme pense la société

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73497ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mavrikakis, C. (2015). Faut-il beaucoup aimer les femmes ? *Liberté*, (307), 26–29.

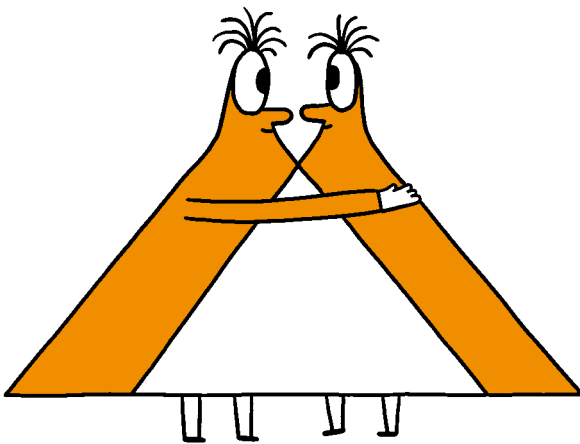
Faut-il beaucoup aimer les femmes ?

PAR CATHERINE MAVRIKAKIS

Méconnus, les écrits théoriques de Monique Wittig apportent un éclairage bienvenu sur les rapports entre les femmes et les hommes.

Il faut beaucoup aimer les hommes. Beaucoup, beaucoup. Beaucoup les aimer pour les aimer. Sans cela, ce n'est pas possible, on ne peut pas les supporter.

— Marguerite Duras



EN 1976, Monique Wittig, romancière et théoricienne féministe d'origine française, écrit un article très important dont nous n'avons pas encore pris toute la mesure pour la pensée féministe. Dans ce texte traduit et publié en français relativement tard, en 2001, sous le titre *La catégorie de sexe*, le concept de lesbienne permet de penser une identité qui résisterait à un système de domination. Il ne s'agit pas pour Wittig de simplement proposer une société lesbienne comme on l'a posé en commentant son roman *Les guérillères*, publié en 1969; le lesbianisme est avant tout une notion permettant de penser la destruction du système hétérosocial. Wittig voyait le concept de lesbienne comme une force de résistance aux diverses formes de domination et de pouvoir dans lesquelles elle incluait les rapports d'esclavage, les rapports capitalistes et, bien sûr, les rapports de classe et de sexe. Il y avait chez Wittig une pensée politique très utopique, un désir profond de changer le monde et ce changement devait en passer par l'avènement d'une pensée hors du genre.

Dans « The Category of Sex », la dimension politique de l'hétérosexualité est critiquée et le présumé de la

différence des sexes qui donne un statut *inné* et *a priori* à l'hétérosexualité est malmené. Wittig démontre que cette différence sexuelle qui se *construit* à partir d'une conception du corps n'est que la justification d'une idéologie, d'un dispositif comme le nommerait Foucault, qui opère une classification créant un rapport de force très peu égalitaire entre les hommes et les femmes. Pour Wittig, la distinction entre homosexualité et hétérosexualité dépend de la distinction construite entre homme et femme, féminin et masculin. « La catégorie de sexe est une catégorie politique qui fonde la société en tant qu'hétérosexuelle. »

Les *femmes* et les *hommes* étant le résultat de relations, être femme n'est pas une affaire d'essence mais de relations. On pense alors à Hegel et au problème du maître et de l'esclave, sur lequel se fonde Wittig. Il n'y a pas de femme sans homme et d'homme sans femme et l'interdépendance de ces concepts crée une relation de domination. Comme l'a écrit récemment la penseuse féministe espagnole Beatriz

Preciado, née en 1970 : « Wittig en était arrivée à décrire l'hétérosexualité non pas comme une pratique sexuelle mais comme un régime politique, faisant partie de l'administration des corps et de la gestion calculée de la vie, et relevant donc et avant tout de la *biopolitique*. » Pour Preciado, une lecture de Wittig et de Foucault permet de donner une définition de l'hétérosexualité comme technologie biopolitique destinée à produire des corps *straight*. Il faut lire et relire cette citation qui, à mon avis, est la clé de la pensée de Wittig : « En effet ce qui fait une femme, c'est une relation sociale particulière à un homme, relation que nous avons autrefois appelée de servage, relation qui implique des obligations personnelles et physiques aussi bien que des obligations économiques ("assignation à résidence", corvée domestique, devoir conjugal, production d'enfants illimitée, etc.), relation à laquelle les lesbiennes échappent en refusant de devenir ou de rester hétérosexuelles. »

Le discours que je tiens dans ces pages, aujourd'hui en 2015, en revenant sur le mot *lesbienne*, peut à bien des égards paraître désuet et faire sourire. Qui s'intéresse à la lesbienne comme notion et qui critique encore l'hétérosexualité? Plus personne... La distinction lesbienne / femme ne nous semble plus très intéressante théoriquement, pas plus qu'une posture lesbienne ne nous semble être adéquate pour une philosophie de la différence sexuelle. Au risque de me couvrir de ridicule, j'avance ici qu'il faut bien se rendre compte que de très nombreuses pensées féministes actuelles ne sont pas du tout fondées sur une remise en cause des catégories homme / femme, mais se fondent plutôt sur leur potentielle exacerbation. De même, peu de théories remettent en cause l'opposition blanc / noir, puisqu'un bon nombre de

pensées contemporaines posent plutôt la différence comme évidente et efficace pour le changement. En fait, la lesbienne a disparu de l'imaginaire politique de la théorie féministe. On ne regarde plus l'hétérosexualité avec méfiance, sauf à travers nos « haines » envers des pays ou des civilisations qui seraient « moins avancées » que celles de l'Occident et qui, elles, doivent se défaire de certaines relations de pouvoir hommes / femmes, manifestations « excessives » de l'hétérosexualité, perversions contrôlables par les lois occidentales à parfaire ou encore dommages collatéraux de la division des sexes, dommages qui ont lieu loin de chez nous. On se rasure en se disant que les lesbiennes elles-mêmes reproduisent des rapports hommes / femmes (c'est-à-dire des rapports de domination) et qu'il faut donc trouver là quelque chose d'inéluctable, mais de « gérable », en balisant le tout par une législation adéquate.

On pourrait dire, pour comprendre cette disparition d'une pensée lesbienne au sein même des théories féministes à l'heure actuelle,

que la théorie lesbienne a été repoussée de façon très large dans les *queer studies*. On pourrait aussi dire que le combat a été mené, que celles qui se constituent comme femmes hétéros sont, sans le savoir, toutes devenues des lesbiennes : les plus bourgeoises et instruites d'entre nous, oserais-je dire, ont coupé avec ces relations de servage privé dont parle Wittig. Mais nous restons femmes, ou encore un peu femmes (pour le dire ironiquement, au sens de Wittig) à cause d'une certaine dévalorisation sociale du féminin qui se traduit encore et toujours en salaires inférieurs, en sous-représentation politique, en viols, en agressions. Femmes... il nous faudrait faire encore un effort avant d'être totalement lesbiennes, comme Wittig le souhaitait... En fait, faut-il être femmes? et faut-il aimer les femmes, comme Duras, citée en exergue, le propose pour les hommes? Ne devons-nous pas nous méfier des femmes ou de toute appellation où se structure une différence sexuelle qui ne peut être que potentiellement dangereuse, parce que trop codée?

Peut-on vraiment avancer que le terme *femme* n'est plus du tout indice d'un régime hétérosexuel inégalitaire? Pouvons-nous dire *femme* (au singulier la *femme* ou au pluriel les *femmes*) en oubliant complètement le sens de servitude qui y est associé? et pouvons-nous nous réapproprier le sens de ce terme, pour le rendre positif? On peut essayer de soutenir cela, si l'on veut, si l'on est optimiste, ce que, on l'aura compris, je ne suis pas, ou si l'on est Judith Butler, la théoricienne féministe la plus étudiée aujourd'hui, qui a convaincu de très nombreuses féministes, et avec raison, de la positivité de l'appropriation de l'injure en général par les collectivités minoritaires (*nigger, faggot, bitch*) et pourquoi pas de l'injure que constitue le mot *femme* pour cette planète.

ON SE FAIT tous une idée abstraite de ce qu'être humain veut dire, même si ce que nous voulons dire par « humain » est toujours de l'ordre du potentiel, du possible et n'a pas encore été réalisé. En effet, malgré toute sa prétention à l'universel, ce qui a été considéré jusqu'à maintenant comme humain dans notre philosophie occidentale ne concerne qu'une minorité de personnes : les hommes blancs, les propriétaires des moyens de production ainsi que les philosophes qui depuis toujours théorisent leur point de vue comme étant le seul possible.

Monique Wittig, *La pensée straight*, Amsterdam, 2013, p. 77.

Butler a beaucoup travaillé à faire de Wittig dans *Gender Trouble* celle qui ne peut ou ne sait pas jouer avec les catégories du sexe et qui veut sortir utopiquement de celles-ci, alors que Butler se propose de les défaire en les performant. Nous avons été nombreux et nombreuses à écouter Butler et à vouloir transformer les catégories de sexe, en espérant les jouer autrement. Je ne veux en aucun cas critiquer l'apport de Butler à une pensée féministe très forte et je crois encore au pouvoir de subversion de la performance de l'injure *femme*, performance qui déformera toujours un peu le sens négatif que l'on veut lui donner. J'ai passé ma vie à jouer l'hystérique à l'université, à performer celle-ci, et j'espère m'être un peu permis de changer le sens de ce mot. Mais peut-être est-il temps de faire résonner à nouveau dans l'espace féministe la parole de Wittig, qui me semble avoir été reléguée aux oubliettes de l'histoire, peut-être est-il temps d'être *lesbienne* ou de penser à un concept qui nous sorte de l'impasse homme / femme ? Comment interpréter la formule célèbre de Wittig : « les lesbiennes ne sont pas des femmes » ? Pour Wittig, le refus de devenir ou de rester une femme signifiait le refus d'un rôle et d'une classe sociale. Wittig venait donner une place à ce que Teresa de Lauretis, la première théoricienne du *queer*, a appelé plus tard un « sujet excentrique » ou à ce que Trinh T. Minh-ha, réalisatrice de films, professeure à Berkeley et spécialiste des études postcoloniales et féministes, a nommé « the inappropriate/d Other » adoptant plusieurs places, tout en rappelant sans cesse sa différence. La lesbienne chez Wittig ne renvoyait pas bêtement à des préférences sexuelles, mais essayait de mettre en place les fondements théoriques pour une forme de conscience féministe qui ne pouvait plus s'appuyer sur le mot *femme*, trop péjoratif et hétérosexiste.

J'aimerais ici rendre hommage à la pensée de Wittig et poser la question suivante : qui s'intéresse encore à la lesbienne comme notion et qui critique encore l'hétérosexualité ? À cette question, je réponds : Virginie Despentes. Oui, c'est Despentes qui s'impose vite quand je veux tenter de penser à ces problèmes. Mais je pourrais aussi me tourner vers Beatriz Preciado, qui nous montre dans *Manifeste contra-sexuel* que la lesbienne wittigienne, bien loin d'être encore présente dans le champ des études féministes, existerait dans les études *queer*. « Surgissent des gouines qui ne sont pas des femmes, des pédés qui ne sont pas des hommes, des *trannies* qui ne sont ni homme ni femme. À cet égard, si Wittig a été réinvestie par les multitudes *queer*, c'est précisément parce

que sa déclaration selon laquelle « les lesbiennes ne sont pas des femmes » est une ressource permettant de contrer par la dés-identification l'exclusion de l'identité lesbienne comme condition de possibilité de la formation du sujet politique. Identifications stratégiques. » Despentes revendique dans *King Kong théorie* une continuité historique féministe qui ne soit pas sur le mode rassurant : « soyons libérées mais pas trop ». Il y aurait bien chez Despentes la reconnaissance d'un héritage des années soixante-dix qui, selon elle, est en train de s'excuser de ses prétendus excès, alors qu'il n'a pas encore commencé à vraiment exister. Despentes en appelle à un changement radical, à une véritable révolte, et c'est sur ces mots qu'elle termine *King Kong théorie* : « Le féminisme est une révolution, pas un réaménagement des consignes marketing, pas une vague promotion de la fellation ou de l'échangisme, il n'est pas seulement question d'améliorer les salaires d'appoint. Le féminisme est une aventure collective, pour les femmes, pour les hommes et pour les autres (c'est moi qui souligne). Une révolution bien en marche. Une vision du

monde, un choix. Il ne s'agit pas d'opposer les petits avantages des femmes aux petits acquis des hommes, mais bien de tout foutre en l'air. »

En ce sens, Despentes est bien dans un dialogue avec les théories de Wittig quant aux catégories de sexe, elle qui voyait le féminisme non pas comme un accommodement raisonnable avec le monde, mais comme une vraie puissance de changement de tous les rapports de domination. C'est dans cette perspective que Despentes écrit dans le journal *Têtu*, en 2012, une lettre contre Lionel Jospin, ex-premier ministre français, qui s'opposait au mariage gai :

C'EST BIEN DIRE que pour nous il ne peut plus y avoir de femmes, ni d'hommes, qu'en tant que classes et qu'en tant que catégories de pensée et de langage, ils doivent disparaître politiquement, économiquement, idéologiquement. Si nous lesbiennes, homosexuels nous continuons à nous dire, à nous concevoir des femmes, des hommes, nous contribuons au maintien de l'hétérosexualité. Je suis sûre qu'une transformation économique et politique ne dédramatisera pas ces catégories de langage. Rachète-t-on esclave ? En quoi femme est-il différent ? Va-t-on continuer à écrire Blanc, maître, homme ? La transformation des rapports économiques ne suffit pas. Il nous faut opérer une transformation politique des concepts-clés, c'est-à-dire les concepts qui sont stratégiques pour nous. Car il y a un autre ordre de matérialité qui est celui du langage et qui est traversé par des concepts stratégiques. Il y a un autre champ politique où tout ce qui touche au langage, à la science et à la pensée renvoie à la personne en tant que subjectivité.


Monique Wittig, *La pensée straight*, Amsterdam, 2013, p. 64.

Je m'étais déjà dit que je ne me voyais pas « femme » comme le sont les « femmes » qui couchent gratos avec des mecs comme lui [Jospin] ? [...] Quand un bonhomme paye trois pensions alimentaires, c'est quoi, sinon une forme de polygamie ? [En invectivant les hétéros et en les apostrophant, elle continuait.] Et c'est pareil, pour les enfants, ne vous en faites pas pour ça : on [les homosexuels] ne pourra pas se comporter plus vilainement que vous ne le faites. Être des parents plus sordides, plus inattentifs, plus égoïstes, plus j'm'enfoutistes, plus névrosés et toxiques – impossible. Tranquillisez-vous avec tout ça. Le pire, vous vous en occupez déjà très bien. [...] Moi je vous fous la paix, tous, avec vos mariages pourris. Avec vos gamins qui ne fêteront plus jamais Noël en famille, avec toute la famille, parce qu'elle est pétée en deux, en quatre, en dix. Arrangez-vous avec votre putain d'hétérosexualité comme ça vous chante, trouvez

des connes pour vous sucer la pine en disant que c'est génial de le faire gratos avant de vous faire cracher au bassinet en pensions compensatoires. [...] Je veux que l'État [lui] fasse savoir que je suis une *humaine* (c'est moi qui souligne), au même titre que les autres. Même sans bite dans le cul. Même si je ne fournis pas de gamin à mon pays.

Pour Despentes, il s'agit de se poser comme lesbienne, bien sûr, mais surtout comme sujet excentrique, ne participant pas à l'ordre hétérosocial qu'elle critique jusque dans sa pratique des pensions alimentaires, pourtant cheval de bataille de beaucoup de pensées féministes et inscrite, faut-il le rappeler, dans des lois. C'est donc ici en tant que personne incapable de satisfaire le désir masculin ou l'hétérosocialité qu'écrit Despentes.

Il faut, dit Despentes, aller vers la révolution des genres et la révolution féministe, qui pour elle n'a pas encore eu lieu. L'essai *King Kong théorie*, analysant le film *King Kong* de Peter Jackson, valorise la bête qui met en scène une sexualité, un amour d'avant la différence sexuelle, donc qui n'est ni féminin, ni masculin, ni homme, ni animal, ni adulte, ni enfant. « Ce King Kong là, écrit Despentes, n'a ni bite, ni couilles, ni seins. Aucune scène ne permet de lui attribuer un genre. [...] King Kong fonctionne comme la métaphore d'une sexualité d'avant la distinction des genres [...]. King Kong est au-delà de la femelle et au-delà du mâle. Hybride, avant l'obligation du binaire. » Comme Wittig voulait le faire, *King Kong théorie* veut en finir avec les catégories de sexe. C'est donc à travers une critique virulente de la maternité, de l'instinct maternel, à travers un appel aux hommes pour qu'ils s'impliquent dans l'éducation de leurs enfants que Despentes pense la fin du genre. C'est à la femme qui a atteint la classe sociale de l'homme qu'elle s'en prend pour lui préférer les « prolottes de la féminité », celles qui ne deviennent jamais des femmes. Dans ce retour à Wittig que je veux opérer stratégiquement aujourd'hui avec Despentes, je pense qu'il faut retenir l'impasse familière du « c'est merveilleux d'être une femme », dont parlait Wittig. Despentes nous rappelle que nous devrions rêver de devenir King Kong et nous redonne à penser les dangers possibles de tout épanouissement « des femmes », c'est-à-dire des bourgeoises...

C'est que la lesbienne comme concept est devenue King Kong chez Despentes. Je ne sais quel mot m'aide à penser au-delà ou en deçà du genre, mais je suis prête à travailler avec les mots *lesbienne*, *King Kong*, *queer* ou encore tous ceux que les autres inventeront pour se débarrasser des catégories de sexe. C'est à la dimension radicalement utopique du féminisme des années soixante-dix qu'il faut revenir de nos jours. Il s'agit non seulement de proposer des aménagements plus justes de la différence sexuelle, mais de proposer des théories qui remettent radicalement en question nos modes de vie et de pensée. En attendant ce monde meilleur, je continuerai à ne pas savoir s'il me faut beaucoup, beaucoup aimer les femmes... 

Catherine Mavrikakis est écrivaine.

Entre deux numéros de *Liberté*, le fil de la discussion se poursuit.



www.revueliberte.ca

 @revueliberte

 /RevueLiberte